MAUDITS
voisins

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Maudits voisins / Cynthia Maréchal
Nom : Maréchal, Cynthia, 1961- , auteure
Identifiants : Canadiana 20200073451 | ISBN 9782897834197
Classification : LCC PS8626.A7455 M38 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Freepik, iStock, Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Cynthia Maréchal

MAUDITS voisins

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Maudites chicanes de famille, 2019

Maudites vacances, 2019

Maudit temps des fêtes, 2018

Maudite Saint-Valentin, 2018

1

— Tu crois qu'ils vont être aussi gentils que Bill, les nouveaux voisins ? demanda Léa à son frère Théo.

Les deux adolescents étaient plantés devant la grande fenêtre du salon et épiaient la maison du voisin. Ils observaient avec une certaine anxiété des déménageurs sortir des meubles par la passerelle d'un gros camion. Les employés suaient sous l'effort. Dans ce quartier résidentiel rempli de bungalows des années 1970, il y avait de plus en plus de nouveaux arrivants. Les premiers propriétaires de ces maisons étaient maintenant âgés et ils s'installaient dans des résidences pour aînés, étant donné que leurs enfants avaient quitté la maison depuis un bon bout de temps. Ainsi, ces gens vendaient à de jeunes familles les propriétés qu'ils avaient achetées autour de quinze à vingt mille dollars quarante ans plus tôt, et ceci à dix fois le prix. Bill, le voisin de Pascal Lebeau et de Catherine Petit, était un des derniers Mohicans de cette génération dans le secteur.

— C'est impossible d'être aussi gentil que Bill, Léa, répondit Théo sans hésiter et avec une intonation triste.

Le jeune adolescent n'avait sans doute pas tort. Depuis que la petite famille des Lebeau-Petit avait emménagé dans ce bungalow, presque cinq ans plus tôt, Bill, presque octogénaire à l'époque, avait été leur voisin préféré. Toujours serviable et aimable, l'homme était aimé de tous dans le quartier. On appréciait sa compagnie. Il promenait les chiens de certains voisins pendant que ces derniers étaient au travail. Constamment avec le sourire, il engageait la

conversation avec les promeneurs ou les voisins qui travaillaient sur leur terrain. Le pauvre Bill ne l'avait pas eu facile puisque le seul fils qu'il avait eu avec sa femme s'était suicidé dans un petit boisé, près de la maison, alors qu'il avait à peine vingt ans. Malgré la peine et la douleur engendrées par cet acte de désespoir, Bill et sa femme Maureen avaient surmonté ce drame, du moins en apparence, et étaient restés dans la maison familiale où ils avaient élevé ce fils. Puis, le décès de Maureen, six mois auparavant, emportée par une crise cardiaque, avait sonné le glas pour Bill. Il avait finalement vendu la maison.

— Qu'est-ce que vous regardez, les enfants ? s'enquit Catherine Petit en voyant ses jumeaux le nez dans la fenêtre.

La blonde aux doux traits et à la gracieuse silhouette était en robe de chambre. Elle avait un café à la main. En ce 1er juillet, fête du Canada, elle avait fait la grasse matinée. Pascal, son mari, était parti tôt au travail. En cette saison, son entreprise de paysagement était débordée, les contrats ne cessant d'affluer. Catherine, directrice d'un CPE à Saint-Hyacinthe, n'avait pas d'horaires aussi implacables. Pour cette raison, elle profitait de ce jour férié en cette belle journée ensoleillée qui s'annonçait fort chaude.

— Bill a déménagé ! lança Théo, à la fois excité et chagriné.

— On va avoir de nouveaux voisins ! poursuivit Léa.

Catherine s'approcha de la grande fenêtre, curieuse. Elle constata en effet que les déménageurs s'activaient à vider le camion des meubles et des boîtes des nouveaux occupants de l'ancienne maison de Bill. Elle poussa un soupir, attristée par le temps qui passe. Leur cher voisin n'était plus là. Sans doute était-il parti au cours de la fin de semaine alors que les Lebeau-Petit se trouvaient au chalet de Sylvain, un ami d'enfance de Pascal. La petite famille avait profité du beau temps sur le bord d'un lac et de l'hospitalité du ténébreux Sylvain. Le meilleur ami de Pascal était tout son

contraire : autant Pascal était jovial et de nature positive, autant son ami était introverti et plutôt pessimiste. Il portait bien son surnom : le ténébreux.

Catherine et Pascal s'étaient mariés quelque quatorze années plus tôt, alors qu'ils vivaient dans un quatre et demie sur la rue Rabastalière, à Saint-Bruno. Pascal Lebeau avait alors décroché son diplôme de premier cycle en administration, tout en travaillant dans le paysagement. Il en était déjà à deux camions et à quatre employés. Catherine travaillait pour le même CPE de Saint-Hyacinthe, mais à titre d'éducatrice. Lors de ses noces, non seulement Catherine Petit avait-elle décidé de garder son nom de jeune fille – comme cela était devenu la coutume au Québec depuis les années 1970 – mais, par souci d'équité entre les sexes, elle avait décidé qu'un des jumeaux allait prendre le nom du père et que l'autre adopterait celui de la mère. En tant qu'employée d'un service de garde, Catherine trouvait souvent ridicule l'emploi des deux noms de famille. Cette façon de faire très fréquente allongeait les noms, surtout avec des prénoms composés, et donnait parfois des résultats pour le moins difficiles à porter. Ainsi, l'idée que ses enfants s'appelleraient Léa et Théo Lebeau-Petit l'horripilait au plus haut point. Qu'une personne puisse porter le nom de Lebeau-Petit toute sa vie lui semblait risible. Elle ne voulait pas que ses enfants soient humiliés. Après d'âpres délibérations pendant la grossesse, alors qu'ils savaient qu'ils auraient des jumeaux, Catherine et Pascal avaient donc décidé que chacun des enfants allait avoir le nom d'un des parents. Alors on donna à Théo le nom de Lebeau et à Léa le nom de Petit. Compromis que Pascal avait finalement accepté en reconnaissant que c'était tout à fait logique.

Le premier contact avec les voisins eut lieu le jour même. C'était à la fin de l'après-midi. Pascal revenait du boulot, au volant d'un camion de sa compagnie. Il fut un peu surpris de voir à côté de chez

lui un homme bedonnant, torse nu, en train d'arroser le gazon. Non loin de lui, un garçon d'une douzaine d'années environ, donc qui avait l'âge de ses jumeaux, s'amusait, lui, à faire rebondir une balle de tennis sur le mur de la maison qui donnait sur l'entrée de garage. Pascal savait bien évidemment que Bill avait vendu sa demeure, mais ce fut seulement à cet instant précis qu'il constata que celui-ci avait bel et bien déménagé, sans doute au cours du week-end. De toute évidence, cet homme et ce garçon devaient être les nouveaux voisins. Pascal immobilisa son camion sur lequel on lisait en lettres stylisées vertes et jaunes : Le Beau Paysagement. Il sortit du véhicule et s'approcha du nouveau voisin. L'homme tenait son tuyau d'arrosage à la main.

— Bonjour, monsieur, dit Pascal.

L'homme regarda Pascal avec une expression peu avenante et le jaugea un instant. Le garçon, de son côté, cessa aussitôt de lancer sa balle pour observer la scène.

— Je n'ai pas besoin de services de paysagement, proféra l'homme en grognant. Nous venons juste d'emménager ! Je n'en reviens pas ! Déjà, on commence à me solliciter. Ça se peut-tu, batinse !

— Je ne vous sollicite pas, j'habite cette maison, coupa Pascal en s'efforçant de garder un ton poli. Je suis votre voisin. Je voulais seulement me présenter.

— Ah bon ! lança le nouveau voisin.

Puis il baissa les yeux sur son gazon qu'il continua d'arroser comme si rien ne s'était passé et qu'il n'y avait personne à ses côtés. Pascal ne savait pas trop comment réagir à ce drôle de comportement. Il attendit quelques secondes, hésitant. Puis, comme l'autre semblait l'ignorer royalement, il fit volte-face et se dirigea vers la porte d'entrée de sa maison. Il entra, perplexe.

Comme c'était souvent le cas chez Catherine et Pascal, les enfants avaient mangé plus tôt que leurs parents. Ils étaient déjà dans leur chambre respective, jouant à des jeux vidéo ou écoutant de la musique pop. Parfois, dans un boudoir à l'étage, ils regardaient un film ensemble sur Netflix. Catherine et Pascal, eux, se livraient à leur rituel : ils prenaient tranquillement l'apéro après une longue journée de travail. Lui sirotait une bonne bière mexicaine avec de la lime, et elle un bon petit rosé bien frais. Malgré le temps clément, ils avaient pris place à la table de la cuisine, à côté de la porte coulissante, grande ouverte pour laisser passer la brise.

— Je te le dis, mon ti-pet, j'ai essayé de parler au nouveau voisin, il était bête comme ses pieds, commença Pascal, toujours aussi perplexe. En premier, il a pensé que je le sollicitais pour de l'entretien paysager. Mais quand je lui ai dit que j'étais le voisin, il n'a même pas réagi ! Il a continué à arroser le gazon. Tu parles d'un malotru.

— Mon Dieu, s'exclama Catherine, mi-amusée, mi-inquiète. Il va bien s'entendre avec ton ami Sylvain.

Catherine ne put se retenir d'éclater de rire.

— Sérieux, Catherine, intervint Pascal. Tu trouves pas ça bizarre que ce gars-là soit si antipathique ? Il est à peine arrivé dans le quartier… Ce n'est vraiment pas une façon de créer des liens de bon voisinage.

— Ne t'inquiète donc pas avec ça, chéri, conclut Catherine. Plus tard cette semaine, je vais faire mon effort et j'irai à mon tour me présenter à sa femme. Entre femmes, on trouve toujours une façon de se comprendre. Il ne faut pas juger trop rapidement les gens… Il y a parfois des raisons aux drôles de comportements. Peut-être

que le voisin a eu une journée de déménagement particulièrement difficile ? Qu'est-ce qu'on en sait ? Donnons une autre chance au coureur !

— OK, mon ti-pet, approuva Pascal, en partie soulagé. Tu as sans doute raison.

— Pascal…

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Pascal.

— Arrête de m'appeler comme ça, tu sais que je n'aime pas ça !

Pascal sourit. Une fois de plus, il avait oublié. Pour se faire pardonner, il donna un long baiser à sa femme. Celle-ci entreprit tout de suite après de préparer le souper.

2

Pour Jenny Bastien et Guillaume Phaneuf, le 1er juillet était une date très importante, car elle représentait un moment capital de leur vie. C'était le jour où, enfin, ils emménageaient dans leur propre condo sur la rue Rachel, près des anciennes Shops Angus. Enfin, ils devenaient propriétaires ! La route avait été longue pour se rendre là. D'énormes sacrifices et privations au cours de quelques années avaient permis au jeune couple d'accumuler suffisamment de liquidités pour pouvoir contracter une hypothèque, ce qui leur avait finalement permis l'achat de ce petit bijou de condo. Jenny avait une nature très méticuleuse. Aussi, avait-elle pensé à tous les détails que pouvait supposer un tel changement. Avant même de faire une offre d'achat, elle s'était renseignée sur le quartier, et les voisins de palier. Elle tenait à avoir la certitude de ne pas tomber sur de drôles d'hurluberlus. Ses recherches lui avaient permis d'apprendre que dans le condo faisant face à celui qu'ils convoitaient, habitait une sexagénaire seule et bien tranquille. D'ailleurs, au moment de leur deuxième visite, Jenny et Guillaume avaient croisé leur voisine. La chétive dame leur avait paru très aimable. Cette rencontre fortuite avait rassuré le jeune couple qui aspirait à la tranquillité plus que tout, surtout que Jenny souhaitait avoir un bébé. L'offre d'achat avait donc été faite le jour même, générant presque une surprise pour le couple : l'offre avait été immédiatement acceptée.

Très excités, ils avaient enfin pris possession des clefs de leur condo, une semaine pile avant ce 1er juillet. Cela avait donné l'occasion à Guillaume de peindre les différentes pièces aux couleurs que

Jenny avait préalablement choisies. Aussi, ils avaient eu le temps de se procurer les rideaux et différents stores pour les quatre fenêtres du logis. Encore une fois, Jenny, artiste dans l'âme, avait pris un réel plaisir à choisir les pans de tissu qu'ils allaient accrocher aux fenêtres. Le tout était dans les tons de gris, de blanc et de bleu foncé, l'ensemble donnant un résultat à la fois zen et très chic. Ce condo de quatre pièces et demie était assez spacieux. Le salon, la salle à manger et la cuisine formaient une seule vaste pièce dotée d'une grande baie vitrée et d'une porte-fenêtre donnant sur un balcon, quatre étages au-dessus de la rue Rachel.

Ce fut sans regret que le couple quitta son vieux logement de la rue Sherbrooke, à l'angle de Fullum. Ils étaient en vérité heureux de fuir ce bâtiment quasiment en décrépitude et offrant des appartements à prix modique. Habiter dans ce trou pendant trois ans était l'un des nombreux sacrifices que le couple avait été obligé de faire pour accumuler la somme nécessaire à l'achat d'une propriété. Ce n'était pas qu'ils avaient de faibles revenus, bien au contraire. Guillaume œuvrait dans le domaine de l'assurance depuis quelques années pour une prestigieuse compagnie, et ses revenus n'avaient pas cessé d'augmenter chaque année. Jenny, pour sa part, était travailleuse autonome dans le domaine de la création de tatouages. Son affaire fonctionnait assez bien et la dessinatrice s'était bâti une solide réputation dans ce milieu en pleine effervescence. Pour les travailleurs autonomes, néanmoins, il était toujours plus difficile de contracter une hypothèque. Les banques se méfiaient de ces métiers précaires. Guillaume avait utilisé toutes ses ressources pour réussir à convaincre la dame de la banque de leur octroyer ce prêt hypothécaire qui allait transformer leur existence. Méticuleuse dans tout ce qu'elle faisait, et de nature plus introvertie, Jenny était en ce qui la concernait moins habile que son conjoint pour les négociations et les rapports humains. Lorsqu'il s'agissait de discuter, elle laissait faire Guillaume. Il avait réussi.

Le déménagement s'était déroulé rondement. Jenny avait beaucoup appréhendé cette pénible corvée, mais Guillaume n'avait cessé de la rassurer sans jamais perdre patience. Un seul voyage pour tout transporter avait suffi. Guillaume avait donné le contrat de déménagement à un de ses clients d'assurance : un Français à la fin de la trentaine qui s'était établi au Québec depuis sept ans. L'homme avait commencé par travailler pour une compagnie de déménagement pendant deux ans, avant de lancer sa propre affaire. Maintenant, il avait deux camions et six employés. Un jour, ce Français originaire de Bretagne avait expliqué à Guillaume que cela aurait été impossible pour lui de monter son entreprise en France dans les mêmes délais. Selon lui, il était beaucoup plus facile de se lancer en affaires au Québec, et il se réjouissait par conséquent d'avoir pris la décision d'émigrer. C'était bon à savoir, pensait Guillaume, qui, par ailleurs, n'avait jamais eu l'intention de tenter sa chance dans les vieux pays. En effet, au Québec, les opportunités étaient au rendez-vous : avec du travail et de la persévérance, chacun pouvait réaliser de grandes choses.

En cette fin d'après-midi de journée de déménagement, Jenny et Guillaume se retrouvèrent enfin seuls dans leur nouveau condo. Les meubles étaient à peu près à leur place définitive parce que Jenny avait pris soin de bien indiquer aux déménageurs où disposer chaque pièce du mobilier. Plusieurs boîtes, cependant, étaient dispersées un peu partout dans l'appartement. La chaleur et le bruit extérieur étaient imperceptibles dans la fraîcheur intérieure de l'appartement parfaitement isolé. Un léger son feutré indiquait que le système de climatisation intégré fonctionnait à merveille. La différence avec leur ancien logement était plus que notable. Guillaume et Jenny admiraient l'espace et la lumière que leur offrait cette grande pièce principale au plafond cathédrale. En effet, ils avaient eu la chance d'acheter un des logements situés au quatrième et dernier étage du bâtiment. Étant donné cette

configuration, ces logements étaient tous pourvus d'un plafond cathédrale dans la pièce principale. Cela donnait une vraie impression d'espace.

Guillaume regarda son amoureuse et son ventre qui commençait à montrer ses nouvelles formes en ce début de grossesse. Son visage rond aux perçants yeux bleus s'illumina du plus radieux sourire. Il prit Jenny dans ses bras. Cette dernière n'attendait que ça, et elle se laissa embrasser tendrement par son amoureux.

— Je suis tellement heureuse, Guillaume ! Regarde-moi ça. C'est magnifique et c'est à nous maintenant.

— Eh oui, chérie, approuva Guillaume. C'est un rêve qui se réalise, on a travaillé fort et on a fait de gros sacrifices. Pis là, d'un coup, on vit ça. Wow ! Je t'aime tellement, mon amour, tu es merveilleuse.

— Toi aussi, tu es merveilleux, mon amour, enchaîna la jeune femme. Tu as beaucoup travaillé ces dernières années. Tu savais qu'on y arriverait, tu le savais tellement que tu as réussi à m'y faire croire. J'ai été impressionnée par tes arguments à la banque. Après ton explication, les doutes que cette femme avait sur notre capacité à payer les traites ont fondu comme neige au soleil. Félicitations !

— Bon ! roucoula Guillaume. Ça suffit les fleurs, on était deux là-dedans. Là, tu vas devoir te reposer un moment, je vais immédiatement monter notre lit.

— Arrête-moi ça. Je ne vais quand même pas me taper une sieste, je suis bien trop excitée pour ça. On est chez nous ! *Yeah !*

Guillaume souriait, heureux.

— Oui, mais le bébé, ma chérie, prévint-il. Tu dois faire attention.

Jenny haussa les épaules en rigolant.

— Ne t'inquiète donc pas, je ne suis pas à la veille d'accoucher ! Dis-toi bien que je me sens en pleine forme, assura-t-elle. Je vais plutôt commencer à vider les boîtes des affaires de cuisine. Un travail pas trop exténuant. Toi, occupe-toi de mettre les meubles à leur place.

— OK, *boss*.

Ils travaillèrent à disposer toutes leurs affaires pendant le reste de la journée dans la bonne humeur et le contentement. Pour le souper, comme dans tout bon déménagement, ils firent livrer de la pizza. Jenny insista pour commander une pizza végétarienne, malgré les protestations de Guillaume qui voulait de la viande. Jenny accepta de faire un compromis et permit à son *chum* de faire ajouter un extra bacon à la végétarienne. Elle n'aurait qu'à enlever les tranches. Après le repas, le couple se remit au travail jusqu'à la fin de la soirée. Vers vingt-deux heures, le gros de l'aménagement était fait. Jenny et Guillaume, très satisfaits de leurs accomplissements, se couchèrent dans leur confortable nouvelle chambre. Ils étaient bercés par le sentiment du devoir accompli et une profonde satisfaction de la réalisation du rêve qu'ils avaient tous deux caressé pendant des années. Tout s'était déroulé à merveille. C'était de bon augure, pensaient-ils…

Mais les mois à venir allaient leur réserver de moins bonnes surprises. Heureusement, pour le moment, ils l'ignoraient.

3

Sur l'autoroute 40, au beau milieu de la circulation intense en cette heure de pointe matinale, Sylvie Deslauriers ne sombrait pas dans la mauvaise humeur pour autant. Au contraire, elle riait des pitreries des animateurs de l'émission quotidienne qu'elle écoutait au poste NRJ. Douce consolation. Sinon, elle aurait pu pleurer d'être encore une fois prisonnière de ce trafic. Tous les jours, étant donné ce scénario presque cauchemardesque, elle remettait en question la décision de son *chum*, Luc Rivest, d'avoir acheté cette luxueuse résidence à Repentigny. C'était au début des années 2000, au moment où la carrière de son amoureux commençait à battre de l'aile. Le couple habitait alors sur le Plateau, à Montréal. Dans ce quartier à la mode, Sylvie Deslauriers et Luc Rivest représentaient la quintessence du couple branché aux yeux de l'importante communauté qui y résidait. Sylvie se demandait si Luc avait senti son propre déclin arriver, plus précisément si, déjà, à ce moment-là, il avait compris que ses mauvaises décisions professionnelles auraient sur lui des conséquences catastrophiques. À cette époque, au sommet de sa célébrité, il s'était engagé sans possibilité de retour sur la voie descendante. Malgré les soucis de son compagnon, Sylvie Deslauriers était néanmoins une femme fidèle et reconnaissante. Elle savait pertinemment que dans les années 1990, sans l'intervention de Luc pour mousser sa candidature à une importante chaîne de météo, jamais elle n'aurait eu le poste d'annonceuse météo, et jamais sa carrière dans le monde clos des médias n'aurait décollé. Oui, elle était redevable envers Luc Rivest. Il l'avait carrément mise sur la carte. Depuis, Sylvie était connue et gagnait fort bien sa vie.

En ce temps-là, à savoir à la toute fin du 20e siècle, avant qu'elle n'obtienne ce poste prestigieux, Sylvie Deslauriers était déjà dans le milieu artistique puisqu'elle œuvrait comme maquilleuse sur divers plateaux de tournage. Le grand Luc Rivest, au faîte de sa renommée à ce moment-là, était de loin son plus illustre client. Sylvie n'avait pas tardé à remarquer qu'elle ne semblait pas laisser indifférente cette séduisante vedette. C'était clair : ce Rivest se montrait taquin à son endroit et aussi pas mal séducteur dès qu'il en avait l'occasion. De nature prudente, la maquilleuse avait toutefois cru que le comportement de Luc était sa marque de commerce avec toutes les femmes. Mais comment lui résister ? Elle avait été rapidement aveuglée par le charme et le charisme de ce personnage public. Lorsqu'elle avait compris que le grand Luc Rivest la courtisait réellement, elle en avait été folle de joie. Mais, pour la forme, elle avait montré des résistances à ses avances. Cependant, elle n'avait pas joué trop longtemps à ce petit jeu pour ne pas que cet homme hors de l'ordinaire lui glisse entre les doigts. La compétition était féroce. Sur le plateau de tournage, plus d'une femme minaudait devant ce comédien célèbre aux belles manières. Au fil des jours, c'est ainsi que Sylvie et Luc s'étaient épris l'un de l'autre. Leur relation amoureuse durait depuis déjà vingt-cinq ans.

Ainsi, un quart de siècle était passé depuis ces années déjà lointaines et Sylvie Deslauriers se tapait maintenant le trafic et les embouteillages quotidiennement. C'était très énervant, car Luc, lui, ne devait se rendre dans la ville que quelques fois par mois à peine. À Montréal, ces jours-là, son travail consistait à tourner une de ses publicités de teinture à cheveux, ou encore à prêter sa chaleureuse voix à une chaîne de malbouffe. Sylvie n'était pas naïve : elle savait bien que Luc souffrait de sa déconvenue professionnelle. Personne au monde n'aurait été insensible à une si vertigineuse chute. Ce n'était pas que Luc Rivest ne gagnait pas bien sa vie ; bien au contraire, il réussissait régulièrement à se négocier de bons cachets. Non… Le pire pour Luc était la perte de reconnaissance du grand public à son égard. Sylvie le voyait très bien et se retenait

de lui faire la moindre remarque à ce sujet : lorsque, de rares fois désormais, quelqu'un le reconnaissait dans la rue, Luc rayonnait de bonne humeur, son visage s'illuminant immédiatement. Mais ces fois étaient de plus en plus espacées. Le plus souvent, et depuis déjà un bon moment, c'était elle, Sylvie Deslauriers, animatrice météo, qu'on reconnaissait. Dans ces cas-là, le beau Luc redressait sa colonne vertébrale et gardait sa dignité naturelle. Une fois de plus, Sylvie était loin d'être dupe de cette attitude. Elle comprenait que son homme était cruellement blessé dans son orgueil.

N'empêche… La belle météorologue aimait toujours son homme : oui, Sylvie lui devait la montée de sa carrière, mais elle sentait au fond de son être qu'un changement important se produisait. Et ce changement concernait son couple. Ce qui lentement, mais sûrement, s'éveillait en elle était une grande lassitude par rapport à toute cette situation.

Comme cela était souvent devenu le cas maintenant, Luc Rivest faisait la grasse matinée dans sa grosse maison de Repentigny. À onze heures du matin, il était encore en robe de chambre et en pantoufles. Un café tiède à la main, il était confortablement assis dans son fauteuil électrique, les jambes étendues sur le porte-pieds, et la télécommande du téléviseur à la main. Il écoutait la chaîne de nouvelles en continu en souhaitant qu'une nouvelle d'envergure vienne s'ajouter à la boucle du jour.

Luc ne voulait pas penser au passé et ressasser les mauvaises décisions qui l'avaient mené à cette sorte de déchéance. Le mot déchéance était fort, puisque l'acteur, même déchu, gagnait toujours pas mal d'argent. Pendant que les bulletins d'information défilaient devant ses yeux, Luc laissait errer ses pensées. Oui, le passé y occupait une place prépondérante, mais aussi le passé heureux. Les débuts de sa relation avec Sylvie Deslauriers le rendaient particulièrement joyeux. La première fois que cette

maquilleuse était entrée dans sa loge pour faire son travail, il avait été subjugué. Quelle beauté ! Sylvie était une superbe grande femme élancée aux formes proportionnées, et possédant des jambes divines. Sa belle chevelure blonde encadrait son visage aux traits finement ciselés. Il en avait eu quasiment le souffle coupé. Dieu que cette créature était belle ! Sylvie l'était toujours d'ailleurs. Plus précisément, dans le visage harmonieux de cette sirène, ce qui frappait était l'intensité du regard, bleu-vert-gris, c'était difficile à déterminer tant il était ensorcelant. Sylvie lui disait souvent que c'était grâce à son intervention à la chaîne de télévision qu'elle avait enfin eu le poste de présentatrice météo qu'elle convoitait depuis longtemps. Toutefois, à vrai dire, Luc savait pertinemment que son intervention en sa faveur n'était pas pour grand-chose dans l'obtention de ce poste. La grande beauté de Sylvie, ainsi que son professionnalisme, lui aurait permis de décrocher la lune. Mais à l'époque, Sylvie Deslauriers était jeune, naïve, et elle n'était pas consciente de son énorme pouvoir de séduction et de persuasion. C'était pourquoi, lorsque sa conjointe lui manifestait sa reconnaissance pour cette intervention, Luc affectait un regard bienveillant. Mais au fond, il se sentait presque comme un imposteur. Luc avait aimé profondément sa partenaire de vie, il l'aimait toujours, mais la réalité avait bien changé depuis ces années : en effet, la marque du temps avait infligé à leur relation un profond sillon. En se couchant le soir dans leur lit, au lieu de tomber dans les bras l'un de l'autre pour faire l'amour, ils lisaient chacun de leur côté. Elle feuilletait avec attention ses revues de beauté et de mode, lui se délectait de ses romans d'auteurs américains préférés : King, Koontz et Ludlum.

Luc s'était presque assoupi dans son fauteuil à bascule. Aussi sursauta-t-il lorsque la sonnerie de son téléphone portable retentit. L'afficheur indiquait que l'appel provenait de Pierre Leduc, son fidèle agent. Ce dernier l'avait représenté tout au long de sa carrière. Même dans les moments les plus difficiles, il avait été

là pour l'encourager. Même si Pierre Leduc avait maintenant des clients plus prestigieux dans son écurie, il continuait régulièrement à décrocher des contrats pour son ami.

— Salut, Pierre, je commençais à désespérer que tu me rappelles un jour, lança Luc d'entrée de jeu.

— Bon, arrête-moi ça, je vais finir par te prendre en pitié, vieille branche, rétorqua Leduc en retenant un petit rire.

— Qu'est-ce que tu as à m'offrir ce coup-là ? demanda Luc, sachant que son agent ne l'appelait pas pour rien.

— Écoute bien jusqu'au bout avant de dire non, commença-t-il. La production adore ta belle voix chaleureuse et c'est vraiment toi qu'ils veulent.

— OK ! Continue, je t'écoute, répondit Luc, pas du tout impressionné par l'entrée en matière de son agent.

— Tu sais ces émissions de téléréalité américaines, expliqua-t-il. Bien, il y a une émission qui vient de sortir. Ils t'ont pressenti pour faire la voix du patron dans la nouvelle série, ça se passe dans le monde des prêteurs sur gages.

— Maudit, Pierre ! grogna Luc. Je ne vais quand même pas prêter ma voix à un prêteur sur gages. Y'a des maudites limites. Mon vieux, là, c'est vraiment la déchéance.

— Écoute-moi une minute, Luc. Là, c'est une chance, ces émissions sont de plus en plus populaires. Tu peux te faire une super bonne niche là-dedans. Les compagnies de production profitent de grosses subventions du gouvernement. C'est du gâteau, mon ami. Treize émissions pour commencer et puis après, si ça va bien, il y aura d'autres saisons.

Pendant que les deux hommes discutaient de cet éventuel contrat, Luc vit par la fenêtre du salon un camion de déménagement se stationner à reculons dans l'entrée de garage de la maison en face de la sienne.

— Écoute, Pierre, je dois abréger. On se reparle là-dessus plus tard.

— Tu dois me donner ton accord au plus vite, grommela l'agent. Je te le dis mon homme : saute là-dessus ! C'est mille fois mieux qu'un film publicitaire, c'est un travail régulier. De l'argent en banque !

— OK, obtempéra Luc, agacé. D'accord, je vais signer. Bye !

Puis il raccrocha, sidéré par la vision qu'il venait d'avoir. Ils allaient avoir de nouveaux voisins ! C'était rare qu'il se passât quelque chose de si important dans leur quartier résidentiel plus que paisible. Luc ne pensait absolument pas à la conversation professionnelle qu'il venait d'avoir. Toute son attention était maintenant concentrée sur ce qui se passait de l'autre côté de la rue.